

Voyages En Tunisie 1900 (9 Avril)
(from Diaspora Sfaxienne 2005, p34)
Voyage d'études en Tunisie : chapitre VII
19 avril 1900

Sfax a eu depuis peu d'années un accroissement rapide, dû uniquement à la reconstitution de ses vergers d'oliviers. En 1853 elle comptait à peine 13.000 habitants; il y a six ans, elle en avait 35.000, et aujourd'hui on lui en donne près de 50.000. C'est la seconde ville de la Tunisie, et certainement une de celles qui ont le plus d'avenir, à cause des gisements considérables de phosphate de **Metlaoui** dont, grâce à la ligne ferrée de **Gafsa**, **Sfax** deviendra le principal débouché pour l'exportation. On me dit qu'il y a à **Sfax** 1.500 Italiens et 1.200 Français. Dans son ensemble, la ville n'a pas l'élégante coquetterie de Sousse, mais le quartier européen offre un coup d'œil agréable au bord de la plage. Comme Sousse, la ville est enfermée dans une ceinture de remparts élevés et crénelés. Au déclin du jour, nous allons visiter les citernes qui ont une certaine réputation. Il y en a 636; presque toutes ont été aménagées avec le produit de donations pieuses (1). Un mur épais les enveloppe et la surveillance en est confiée à un gardien qui a pour mission de tenir, la nuit, la grande porte fermée pour que personne ne puisse pénétrer à l'intérieur. Aucune bête de somme ne doit franchir l'entrée des citernes; l'eau y est renfermée sous de vastes dalles et puisée dans des gargoulettes de grès que l'on descend et que l'on remonte au moyen de cordes. Ce sont surtout les indigènes qui mettent les citernes à contribution, mais des canalisations récentes amènent en ville de l'eau potable, dont il ne faut user toutefois qu'avec modération, car elle est fortement imprégnée de sel de magnésie (2). Après la visite des citernes, on nous conduit, en voiture, au «jardin d'essai» où, malgré les conditions défavorables du sol, nous remarquons quelques essences de belle venue, des aloès des îles Kerkennah, des acacias, des eucalyptus et des spécimens de plantes fourragères et alimentaires, telles que blé, orge, maïs, sorgho, qui réussissent assez bien en pays chaud, malgré la pénurie des eaux pluviales (environ 20 centimètres par an). Néanmoins le jardin est maigre et a besoin de beaucoup d'arrosage.

La soirée est consacrée à la visite des Souks. Le directeur des écoles indigènes, Si Tahar, veut bien nous servir de cicérone à travers ces ruelles grimpantes, bordées d'échoppes, où circulent de nombreux indigènes portant turban vert et babouches jaunes. Au détour d'un carrefour, un orchestre indigène, où juifs et musulmans symphonisent dans un accord parfait,

nous accueille aux accents éclatants de la *Marseillaise*; et c'est la tasse de café maure en main que nous achevons cette journée si bien remplie pour aller prendre un peu de repos.

Si la journée de la veille a été à peu près uniquement employée à l'étude sur place des questions d'agriculture régionale, celle du 19 avril est réservée plus spécialement à la visite des écoles sfxiennes. Nous commençons par l'école indigène dirigée par Si Tahar (3). Visitons d'abord la classe des débutants (enfants de douze à treize ans environ). Tous lisent facilement et désignent sans aucune hésitation les objets divers représentés sur les tableaux appendus aux murs de la classe. Il en est de même du mobilier scolaire à leur disposition, tables, chaises, bureaux, porte-niante aux (4), encriers, plumes; leur vocabulaire est très complet et sans aucune confusion. Nous sommes surtout frappés de voir un jeune élève qui étudie le français depuis deux mois écrire couramment sous la dictée et presque sans fautes d'orthographe. Au cours élémentaire (1^{ère} division), les réponses collectives des élèves sont promptes, exactes, marquées au coin de la plus grande précision grammaticale. Tous nomment couramment les objets d'usage journalier dessinés au tableau : un cuisinier, du charbon, un fourneau, l'eau (ils hésitent cependant à dénommer en français un robinet), un balai, une balance, une cafetière, un moulin à café, etc. L'élève qui donne à chaque chose son appellation en français, n'apprend notre langue que depuis quinze mois. Quelques-uns font des phrases comme « le lion mange de la viande de gazelle »; la plupart lisent facilement un livre de lecture français, et font des commentaires qui dénotent un raisonnement sûr et rassis. En arithmétique, ils ont vu les trois premières règles et ont commencé la division. Les exercices de calcul mental attestent beaucoup de réflexion et de facilité.



Le cours supérieur compte 12 élèves de treize à dix-sept ans. La plupart apprennent le français depuis deux ans et demi à trois ans; quelques-uns en font même depuis quatre ans, mais ce sont les plus faibles et les moins intelligents. Tous lisent couramment, correctement,

en dehors de quelques liaisons douteuses. Les exercices de récitation indiquent beaucoup d'aisance de mémoire et le ton s'adapte toujours au morceau; de temps en temps on peut surprendre une confusion dans le genre; ils disent « du soie » pour « de la soie », par la raison que ce mot est masculin en arabe. On peut avoir avec les plus intelligents de la classe une conversation suivie en français; ils saisissent immédiatement les questions posées et répondent avec la plus grande assurance. On donne à l'un d'eux cette phrase à écrire au tableau noir : « Nous sommes heureux de la visite de messieurs les inspecteurs. Nous n'oublierons pas leur bonté ». Aussitôt l'élève prend la craie, il écrit *messieurs* avec un seul *s* et *oublierons* sans *e*. Un de ses camarades corrige sur-le-champ les fautes en ajoutant un *s* à *messieurs* et un *e* à *oublierons*., parce que, dit-il, « le verbe oublier est de la première conjugaison ». Avant de quitter la classe. M. le Directeur de l'Enseignement fait tracer au tableau noir cette phrase : « Messieurs les inspecteurs félicitent les élèves de l'école de Sfax de leur travail et de leurs progrès ». L'élève écrit sans faute et sans arrêt. Différents exercices montrent qu'ils connaissent d'une façon convenable les éléments de l'histoire de France, et qu'ils comprennent les morceaux choisis qu'ils ont entre les mains (5). Une question intéressante leur est posée à propos des professions qu'ils désirent embrasser à leur sortie de l'école.

N°1. Je suis né à Sfax, mon père est notaire, et je veux travailler plus tard avec lui pour la même profession.

N°2. Fils de commerçant, je veux ouvrir une boutique dans les Souks comme mon père.

N°3 et N°4. Idem

N°5. Fils d'un employé de police, je veux me faire fonctionnaire. Pour cela je travaille en vue d'obtenir une bourse au collège Sadiki, à **Tunis**, et continuer ensuite mes études à la grande mosquée.

N°6. Notaire.

N°7. Commerçant.

N°8 et N°9. Idem

N°10. Je désire, comme mon père, être cultivateur nomade.

N°IL Idem.

On démêle bien là l'instinct tout particulier qui pousse aux professions commerciales les Sfaxiens comme leurs ancêtres les Phéniciens.

M. Bayet (6), très satisfait des réponses qu'il a obtenues et de la bonne marche des études, complimente maîtres et élèves et leur dit (ce qui paraît les flatter énormément) qu'il fera savoir à Paris que l'on travaille beaucoup en Tunisie. En réalité, les résultats acquis après deux ou trois ans d'études du français sont vraiment surprenants et nous avons d'autant plus lieu de nous en étonner qu'en somme, les élèves des écoles indigènes ne consacrent pas en moyenne plus de trois heures par jour à l'étude de la langue et de la grammaire françaises, puisque ces études alternent avec les exercices de l'école coranique; qu'en outre, le vendredi et le dimanche sont des journées à peu près sacrifiées, et que, durant le mois du Rhamadan (7), les cours sont complètement désorganisés. Nous visitons successivement l'école laïque de filles dirigée par une institutrice française. L'école est installée dans une maison indigène louée (8); elle compte 15 élèves françaises, 42 italiennes, espagnoles ou grecques, une musulmane de dix ans. C'est un fait unique à mentionner, car on sait que les petites filles mahométanes, enfermées dès l'âge de la puberté, comme leurs mères, sont élevées dans la plus grande ignorance. L'école de garçons compte 115 enfants, dont 90 Israélites, et 30 européens, dont 14 français (9). Une école tenue par des religieuses et luxueusement aménagée dans un local neuf et spacieux (10) a 380 élèves et 8 maîtresses. **Sfax** possède encore une école supérieure de garçons qui compte 42 élèves, dont 12 au cours supérieur (11). Nous sommes frappés de la bonne tenue des cahiers, et nous examinons avec intérêt la bibliothèque de prêt populaire exclusivement composée d'ouvrages de littérature française, d'histoire, de romans contemporains surtout. Grâce à un ingénieux système de carte délivrée moyennant 50 centimes à chaque lecteur, les livres prêtés au dehors rentrent aisément sans qu'il soit nécessaire de les réclamer aux emprunteurs et sans qu'il y ait des volumes perdus ou égarés, comme il arrive trop souvent dans nos bibliothèques de la métropole.

L'impression que nous emportons de cette visite rapide à travers les établissements scolaires de Sfax est des plus favorables. Nous avons pu juger de la facilité que les jeunes Arabes montrent pour l'étude de notre langue, de leur aptitude d'assimilation, de leur goût prononcé pour l'étude et de leur esprit de soumission et d'obéissance vis-à-vis de leurs maîtres. Nous nous étonnons moins encore de ces constatations alors que les officiers chargés d'instruire les indigènes incorporés dans les régiments de tirailleurs sont à peu près unanimes à déclarer qu'après quelques mois de séjour au régiment, ils sont beaucoup plus avancés que les autres dans la pratique des exercices militaires. La sirène de « *l'Eugène Pereire* » mouillé

dans le port nous rappelle à la réalité; il est déjà 3 heures et demie et le bateau part à 4 heures pour **Sousse** où nous devons arriver à l'aube. Il faut se hâter. Nous courons au port où nous ont déjà précédés les maîtres des écoles, qui nous saluent respectueusement en nous souhaitant bonne traversée.

Du pont du transatlantique, notre vue embrasse le panorama de **Sfax** illuminé par le soleil couchant, et, ce qui est incomparable, l'immensité de ses jardins avec leurs maisons blanches s'alignant sur plusieurs kilomètres d'étendue. A nos pieds la foule des Sfaxiens circule sur la jetée, regardant le bateau qui glisse vers la haute mer. Le port de **Sfax** n'est ouvert que depuis 1897. Avant les travaux exécutés, il fallait traverser la rade sur des allèges, pour gagner la côte, et non sans danger surtout quand soufflait une tempête de vent d'Est. Un long chenal de 2 kilomètres avec, au plafond, 6 m 50, a été creusé, qui permet maintenant aux transatlantiques d'aborder à quai. C'est là encore une des causes de l'essor commercial qu'a pris la ville depuis ces dernières années. Deux autres chenaux plus étroits ont été ouverts pour les barques et les petits bâtiments de pêcheries qui viennent des îles Kerkena, de Sicile et même de l'archipel. Mais déjà le soleil a disparu à l'horizon; c'est à peine si la ville paraît comme un point blanc dans la pénombre; brisé de fatigue, je gagne ma couchette, où un somme réparateur me remettra du surmenage de ces dernières journées.

Notes :

- (1) Il s'agit des « nasrias » qui se trouvaient au Nord de la ville, en bordure de la route de Tunis et du cimetière musulman.
- (2) Eau de Sidi Salah.
- (3) Sa localisation n'en est pas précisée, mais, d'après la photo, elle se trouvait vraisemblablement dans la médina.
- (4) Maintenant on écrit portemanteaux
- (5) Y avait-il « nos ancêtres les gaulois »?
- (6) Directeur de l'Enseignement Primaire en France.
- (7) Maintenant on écrit Ramadan
- (8) Localisation non précisée.
- (9) Même si l'on ne nous dit pas où elle se trouvait, elle ne devait pas former de bons mathématiciens, car comment expliquer que $90 + 30$ soit égal à 115 ?
- (10) A la lecture de l'article de Pierre SOUMILLE « Petite étude rétrospective sur l'histoire de la paroisse catholique de Sfax » paru dans le N°27 (1993) de notre revue, il s'agit de l'école que les Sœurs de Saint Joseph occupaient rue Massicault depuis 1898, et qu'elles durent

quitter en juillet - août 1905, suite au décret du 7 août 1903 interdisant tout enseignement dans la Régence aux congrégations non autorisées en France.

(11) Tout bon sfaxien sait où elle se trouvait. Après agrandissement elle prit, mais beaucoup plus tard, le nom de collège de garçons.

Extrait de l'ouvrage « Voyage d'études en Tunisie. (10 - 28 avril 1900).

Par R. REY, Inspecteur d'Académie de l'Isère.

Edité par la Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflet à Paris.

Transmis par Christian ATTARD et Gérard BACQUET